

Vincent Zumstein

La marque du dis-corps sur le sujet et corps parlant *

Constatons, d'emblée, que l'approche contemporaine des liens sociaux et de la rencontre des corps change. Il y a une accélération, depuis le covid, d'une distanciation des corps, d'abord justifiée par la pandémie de 2020 et ensuite prolongée par le développement des échanges à travers les réseaux sociaux, de l'utilisation des SMS, des applications diverses et variées qui banalisent l'idée que le sujet n'aurait plus autant besoin d'une présence des corps, mais, aussi, que son désir pourrait être pris en charge. Aussitôt désiré, aussitôt une réponse ou une solution. Les sites de rencontres proposent un partenaire « sur mesure » en fonction de ce qu'on croit être important, rationnellement, faisant penser qu'on tombe amoureux sur des critères objectifs ne prenant pas en compte la dimension contingente et inconsciente de chaque partenaire. Or, quand il y a rencontre, il y a rencontre « des symptômes, des affects, de tout ce qui chez chacun marque la trace de son exil, non comme sujet mais comme parlant, de son exil du rapport sexuel ¹. »

Le sujet contemporain est également, pour prolonger son corps, affublé de nombreuses prothèses. Nous avons bien sûr nos téléphones portables, des applications qui accompagnent l'être humain dans ses déplacements, comme le GPS pour la conduite automobile, dans sa gestion quotidienne, ses achats, ses voyages, ses écrits, etc. Donc, que nous le voulions ou non, nous nous rendons compte que quelque chose est en train de changer en profondeur dans l'économie des pulsions et dans la gestion des corps qui en est solidaire. Il y a une prolifération des techniques du corps ou, pour être plus précis, des techniques du signifiant. Il s'agit de faire entrer les corps dans un ordre. Alors bien sûr, la psychanalyse n'échappe pas à cela, mais

* [↑](#) Intervention prononcée lors de la Journée « Éthique et corps en psychanalyse », organisée par le pôle Provence-Corse à Marseille, le 26 avril 2025.

1. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 132.

disons qu'elle permet, qu'elle rend possible la mise en ordre au *un par un*, de chaque sujet s'autorisant de lui-même, pour faire ses propres choix subjectifs, et donc le laisse décider de son rapport à son sexe et à sa sexualité.

Je précise que dans notre réflexion il s'agira, aussi, de suivre une éthique bien précise, qui prend en compte bien sûr l'inconscient et le discours subversif de la psychanalyse, qui tente de maintenir une béance et cette dimension du réel comme visée, bien qu'impossible à dire. Mais attention, ce réel n'est pas un de ces signifiants terminus, il faut plutôt l'entendre comme le début de l'aventure humaine.

Alors, si je reviens à l'idée selon laquelle la psychanalyse ne s'occuperait pas du corps mais du langage, par opposition à des thérapies qui s'occuperaient du corps, ou du soma, la psychanalyse malgré son nom, analyse de la psyché, est une pratique au centre de laquelle se trouve la question du corps. Mais de quel corps parle-t-on ?

Posons d'emblée que l'entrée dans le langage marque le corps avec une soustraction de jouissance. Bien sûr, cette prise dans le langage passe habituellement inaperçue. En revanche, certains sujets ne sont pas forcément à l'aise avec les signifiants dans lesquels ils sont pris. Et puis, il y a ceux qui refusent cette entrée dans le langage, comme ceux qu'on nomme autistes, et ceux qui entrent dans le langage mais qui restent hors discours. Je pense, par exemple, aux sujets dont la langue maternelle doit être mise à distance, en l'absence de ce que nous appelons la fonction paternelle, fonction d'arrimage du langage, ce qui les oblige même, parfois, à travailler une autre langue que la leur. Ce fut le cas de Samuel Beckett ².

Et, bien sûr, une analyse est le moment pour un sujet de se rendre compte des signifiants dans lesquels il a été pris, dont la question de la sexuaction, c'est-à-dire du rapport au phallus, à l'objet *a* et à l'Autre. Il s'agit, au point ultime, de se rendre compte qu'il n'y aura pas de vérité pour répondre à toutes les questions et de retrouver, pour chaque sujet, la lettre qui commande sa jouissance singulière.

Mais revenons à cette question du corps. L'inconscient freudien, avec ses effets sur le corps, est présent dès la naissance de la psychanalyse, par les symptômes hystériques sous la forme de la conversion. Freud s'est aperçu que l'association libre permettait, en revenant aux causes qui avaient contribué à produire ces symptômes dont souffrait le sujet, de les guérir. Il s'est aperçu qu'une jouissance sexuelle inconsciente avait été éprouvée dans le

2. [↑](#) Voir à ce sujet, et sur cet auteur, l'ouvrage de D. Marin, *Beckett avec Lacan*, Paris, Éditions nouvelles du Champ lacanien, coll. « ... In Progress », 2021.

corps, mais qu'au moment où elle avait été éprouvée, elle n'avait pas pu être acceptée parce que informulable sur le moment. Et cet éprouvé restait une énigme malgré un recours au corps médical pour tenter de faire céder ces symptômes. Les affections dont souffraient les hystériques, à l'époque de Freud, étaient impressionnantes. Aujourd'hui, elles ont pris d'autres formes.

Continuons avec Lacan et cette question du corps. Il y a, bien sûr, car c'est maintenant un savoir largement partagé dans le monde « psy » de toutes obédiences, l'élaboration de l'image unifiante par le stade du miroir : « Le corps s'introduit dans l'économie de la jouissance par l'image du corps ³. » J'ajouterai par l'image du corps unifiée, comme le montre ce fameux stade du miroir, stade où se réalise l'ascension du sujet avec son image mais pas sans du signifiant : « C'est toi ! » ou autre formulation qui montre que sans l'Autre le sujet ne peut pas se soutenir dans la position de Narcisse. Le petit sujet a besoin de la validation de l'Autre. Et Lacan de s'interroger sur la valeur de l'image : « Cette préférence pour l'image vient de ce que l'homme anticipe sa maturation corporelle, avec tout ce que ça comporte, à savoir qu'il ne peut pas voir un de ses semblables sans penser que ce semblable prend sa place – donc naturellement qu'il le vomit ⁴. »

Il y a donc la nécessité d'une attribution corporelle chez le sujet parlant. On le constate avec les tout-petits quand on leur nomme les différentes parties de leur corps. Mais tous les sujets ne réalisent pas cette assomption d'un corps morcelé à un corps unifié, avec la réserve qu'on trouve tout de même le corps morcelé dans les rêves et dans les fantasmes. Ce corps morcelé, nous le constatons notamment dans la clinique de la schizophrénie, dans laquelle le sujet peut avoir la sensation que des morceaux de corps sont externes à son corps, bien qu'objectivement, bien sûr, faisant partie intégrante du corps propre du sujet. Et puis, cette unité peut se révéler précaire, puisqu'il y a des sujets qui lors d'un grand choc peuvent avoir, pendant un certain temps, une image d'eux-mêmes disons brouillée jusqu'à ce que se renoue RSI par la mise en mots de ce qu'il s'est passé.

Si nous abordons la question du corps dans l'économie de la jouissance du sujet, et avec le nœud borroméen, « le corps est à comprendre au naturel comme dénoué de ce réel qui pour y ex-sister au titre de faire sa jouissance, ne lui reste pas moins opaque ⁵ ». Dans ce même séminaire,

3. [↑](#) J. Lacan, *La Troisième, intervention de Lacan à Rome en 1974*, Paris, Navarin éditeur, 2021, p. 28.

4. [↑](#) *Ibid.*

5. [↑](#) *Ibid.*, p. 26.

Lacan place le corps dans le nœud de l'imaginaire ⁶, c'est-à-dire lié avec les nœuds du réel et du symbolique. Mais nous reviendrons sur cette question plus avant.

Dans un premier temps, j'ai donc parlé de l'image du corps, mais il y a aussi la question du premier et du deuxième corps. « Le premier corps fait le second de s'y incorporer ⁷. » Donc le sujet se fabrique un corps avec le langage, ce qui fait que le sujet est représenté par un signifiant pour un autre signifiant, avec l'idée que le corps est un produit du langage. Et là, j'aime bien cette expression de Lacan : « Le corps fait le lit de l'Autre par l'opération du signifiant ⁸. »

Le sujet est donc un produit du langage, mais pas seulement. En 1970, dans « Radiophonie », Lacan distingue les deux corps : le corps du symbolique et le corps naïf, c'est-à-dire celui dont tout un chacun se soutient et qu'on nomme organisme, dont on ne peut vraiment prendre conscience que lors de différentes pathologies qui font qu'un organe ou une partie du corps dysfonctionne. Habituellement, on ne fait pas vraiment attention au fonctionnement de notre corps. L'organisme a sa cohésion fonctionnelle quasi automatique. En revanche, quand ce corps se manifeste d'une façon ou d'une autre parce qu'il dysfonctionne à cause d'une pathologie, la personne concernée est embarrassée parce que cette manifestation ne dit pas ce qu'elle voudrait dire, car ce que le corps « veut dire, [...] c'est sa jouissance effective ⁹ ». J'utilise le terme de jouissance dans le sens où ce que le corps exprime ne convient pas, voire pose une énigme. Ajoutons qu'habituellement nous pensons maîtriser notre corps, et certains lui prodiguent de nombreux soins, mais il nous est difficile d'accepter qu'il puisse nous échapper, nous signifier une limite, nous faire souffrir. C'est donc la maladie ou la jouissance qui attire notre attention.

Mais revenons à nos deux corps. Le premier corps et le deuxième corps tel que nous le travaillons ne sont bien sûr pas distincts. Nous les distinguons pour nous repérer un peu, mais « le premier corps fait le second de s'y incorporer ¹⁰ ». Cela veut dire que le langage a des effets sur l'organisme, le dénature et le modifie. Donc, le langage fabrique le corps et Lacan utilise le verbe *corpsifier*, qui est un néologisme : « Qui ne sait le point critique dont nous datons dans l'homme, l'être parlant : la sépulture, soit où d'une

6. ↑ *Ibid.*, p. 27.

7. ↑ J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 409.

8. ↑ J. Lacan, « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », *Scilicet*, n° 1, Paris, Le Seuil, 1968, p. 58.

9. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 109.

10. ↑ J. Lacan, « Radiophonie », art. cit., p. 409.

espèce, s'affirme qu'au contraire d'aucune autre, le corps mort y garde ce qui au vivant donnait le caractère : corps. *Corpse* reste, ne devient charogne, le corps qu'habitait la parole, que le langage *corpsifiait*¹¹. »

Comme je l'ai dit en introduction, dans le discours courant on a l'idée que le corps, on l'a, de naissance, c'est un fait, et non pas, comme dans la psychanalyse, en tout cas pour ceux qui s'orientent de l'enseignement de Lacan, que le corps, c'est le langage qui nous le décerne. La conséquence de cela est que le corps, admis dans le symbolique, devient un signifiant. Et du coup, cette entrée, cette incorporation n'est pas du vivant. Pour preuve, le sujet est parlé avant sa naissance et après sa mort. Il s'agit bien du corps symbolique disjoint de sa vie. Je cite Lacan : « Les symboles enveloppent en effet la vie de l'homme d'un réseau si total qu'ils conjoignent avant qu'il vienne au monde ceux qui vont l'engendrer "par l'os et par la chair", qu'ils apportent à sa naissance avec les dons des astres, sinon avec les dons des fées, le dessin de sa destinée, qu'ils donnent les mots qui le feront fidèle ou renégat, la loi des actes qui le suivront jusque-là même où il n'est pas encore et au-delà de sa mort même, et que par eux sa fin trouve son sens dans le jugement dernier où le verbe absout son être ou le condamne – sauf à atteindre à la réalisation subjective de son être pour la mort¹². » Dans le même texte, Lacan dit déjà que le langage est corps, corps subtil mais corps. Le corps habite le langage. C'est un résumé des deux thèses inverses que soutient Lacan, le corps n'est corps qu'à la condition qu'il soit admis dans le symbolique, admis par le sujet, mais aussi que le symbolique vienne l'habiter. Ici il faut comprendre que le langage est à la fois dedans et dehors ou ni dedans ni dehors¹³. Pour essayer de franchir cette difficulté, Lacan se référera au tore comme structure qui permet d'approcher le langage en tant qu'il est à la fois dedans et dehors, ou ni dedans ni dehors. C'est dans cette démarcation entre le dedans et le dehors que va venir se nicher le fantasme.

En revanche, cette *dévi-talisation* du corps devient plus explicite si on ajoute cette deuxième opération qui est l'admission du corps dans le symbolique. Pour résumer, disons que le corps vivant jouit et que l'être parlant porte la marque de cette jouissance. On peut dire qu'il y a, à la fois, refoulement, au sens freudien, dans les zones érogènes du corps, et élaboration sous les différentes formes de ce que Lacan nomme l'objet *a*, effet de la confrontation au manque du côté du sujet et non du côté d'un objet ou

11. [↑](#) *Ibid.*

12. [↑](#) J. Lacan, « Fonction et champs de la parole et du langage », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 279.

13. [↑](#) À ce titre, voir J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XII, Problèmes cruciaux*, Paris, Le Seuil, 2025, p. 67 et p. 135.

d'une prothèse extérieure. D'où le constat que le sujet parlant, du fait même qu'il parle, est en difficulté avec sa jouissance ; ce n'est jamais celle qu'il faudrait et, comme je le soulignais précédemment, elle lui est *opaque*. Elle se présente comme en trop, en excès. Donc, chez le parlêtre, la jouissance est toujours comme un symptôme du corps, disons, comme un réel.

Dans le corps parasité par le langage, ce corps qui a perdu sa jouissance, on peut se demander ce qu'elle devient en dehors des exemples que j'ai cités et qui la fait « rentrer dans le corps », expression que Lacan utilise dans « Radiophonie » en 1970. Prenons comme exemple le symptôme et notamment le symptôme hystérique, c'est-à-dire les conversions hystériques qui traduisent une sorte d'excitation d'une partie interne du corps. Nous pouvons dire que dans ces expressions hystériques, les signifiants de la vérité prennent corps puisque le symptôme est à la fois *vérité* et *jouissance*, et donc la *maladie*, avec la douleur qui lui est associée, envahit le corps désert de jouissance.

En fait, ce qui reste, c'est ce que la libido peut saisir hors corps, dans l'activité pulsionnelle. Disons que cet « incorporel » tente d'attraper hors corps quelque chose pour le « contourner », ratant ce « faux organe ¹⁴ ». Référons-nous ici au schéma de la page 163 du *Séminaire XI*. Un cercle représente le corps comme désert de jouissance, qui produit une excroissance qui va chercher un objet que nous nommons l'objet *a*, ou un morceau du corps, voix, regard, excrément, et qui revient sur le corps propre. Cette excroissance, Lacan la nomme « évagination ¹⁵ ». Il utilise le théorème de Stokes en expliquant que cette surface s'appuie sur un bord fermé, qui est la zone érogène, du fait de la poussée constante de la pulsion. Je cite Lacan : « Cette lamelle est organe d'être instrument de l'organisme. Elle est parfois comme sensible quand l'hystérique joue à en éprouver l'extrême élasticité ¹⁶. » Lacan parle de la lamelle et de l'organe qui n'existe pas mais qui est quand même un organe, et qui d'un point de vue zoologique s'appelle « la libido en tant que pur instinct de vie ¹⁷ ».

Lacan distingue l'être de l'organisme de l'être du sujet. L'être de l'organisme va plus loin que le corps, et le mot organisme a une connotation de vie. Donc, le corps s'arrête à la périphérie de son image, de sa forme,

14. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 179.

15. [↑](#) J. Lacan, « Position de l'inconscient », dans *Écrits, op. cit.*, p. 847.

16. [↑](#) *Ibid.*, p. 848, et voir la leçon « La pulsion partielle et son circuit », dans J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse, op. cit.*, p. 159-169.

17. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse, op. cit.*, p. 180.

mais l'organisme libidinal est plus étendu, il est hors corps. Il est branché sur les zones érogènes. L'organisme libidinal est hors corps où se déploie la jouissance, disons exportée, au-delà du corps physique.

On peut penser là au fonctionnement libidinal de l'autiste, comme exemple révélateur quand l'organisme libidinal ne s'étend pas hors corps et ne tente pas d'atteindre à l'extérieur un objet. Le sujet est replié sur son corps propre, autoérotisé, avec un défaut de l'organe incorporel, sans extension de l'organisme libidinal autour du corps. D'où, par exemple, des actes répétés comme des mouvements de balancements qui peuvent durer des heures.

Donc chacun se fabrique un univers personnel, avec sa libido, c'est-à-dire avec ses objets qui comptent : d'amour, de désir, de centres d'intérêt.

Lacan parle également de l'élastique pulsionnel qui, lui, ne nécessite pas forcément la présence des corps mais qui tourne autour d'objets que nous propose la science. Du temps de Freud, c'était l'imaginaire qui permettait cette élasticité avec l'ensemble des représentations mentales que le langage, la métonymie du langage, rend possibles et qui fait que l'espace mental ne correspond pas à l'espace du corps. Pensons au virtuel, espace qui permet au sujet contemporain de se satisfaire avec des images à distance qui ne correspondent à aucune réalité mais qui produisent des effets sur lui.

Alors, dans le lien social, la pulsion étend le périmètre de l'individu corporel puisqu'elle va quêter quelque chose chez un ou des autres. Mais en même temps, d'une façon paradoxale, la jouissance pulsionnelle n'est pas socialisante puisque l'activité pulsionnelle symbolisée par une flèche qui sort du corps revient sur le corps de départ. Ici, il ne s'agit pas d'autoérotisme mais d'a-érotisme. La pulsion se sert de l'autre, égoïstement, attention égoïste de structure, pour revenir vers le plus-de-jouir du corps propre.

Je signale ce paradoxe de la pulsion qui soutient le lien social mais qui d'un autre côté le réduit à un pur égoïsme, à quelque chose de totalement individualiste, paradoxe que l'on constate dans le discours contemporain capitaliste, libéral, tout simplement parce que les semblants vacillent, et que nous savons que ce sont les plus-de-jouir qui font tourner le monde dans le circuit production-consommation des agalmes.

Mais attention, il faut distinguer les agalmes qui sont les gadgets matériels que Lacan a également nommés les *lathouses* (des objets engendrés par la vérité formelle de la science qui crée de l'étant mais ne touche pas à l'être) des agalmes symboliques. En tout cas, l'inflation des gadgets proposés désocialise le sujet contemporain, le laissant seul avec sa jouissance solitaire et son exil.

Pour conclure, je dirais que la psychanalyse est une technique du corps et du signifiant dans le sens où, par le travail de la parole, elle détache cet élément de plus-de jouir dans tout ce que le sujet dit et fait. Donc la psychanalyse ne travaille pas pour la jouissance, mais plutôt dans le but d'en séparer le sujet pour l'orienter vers la question de son désir. D'où la volonté de soutenir le bien-dire de l'analysant, impliquant une éthique particulière. C'est pourquoi Lacan a élaboré le discours de la psychanalyse, inhérent au désir du psychanalyste, dont la visée est de produire la différence absolue.